

HISTOIRE

DES DERNIERS BEYS DE CONSTANTINE,

Depuis 1793 jusqu'à la chute d'Hadj Hamed (1).

AHMED et-TOBBAL,

1223-1808.

Son cachet porte pour légende : Ahmed Bey ben Ali,
avec la date 1225.

Ahmed et-Tobbal, Turc de naissance, habitait depuis longtemps Constantine, lorsqu'il fut appelé par la confiance du pacha au gouvernement de la province. Les circonstances étaient critiques. Quinze jours d'un règne de débauches et de lapidations avaient causé un déficit énorme dans les finances ; le makhzen était mal composé ; la discipline militaire s'était considérablement relâchée ; enfin, des idées d'insurrection fermentaient sourdement dans les tribus. L'intelligence, l'activité et la fermeté du nouveau bey, surent remédier à tout.

Bien que la milice eût elle-même livré au tranchant du glaive la tête de l'usurpateur, cause première de tous ces désordres, elle n'en affectait pas moins des airs d'indépendance, et il était à craindre que si l'on ne prenait des mesures sévères pour réprimer cette tendance à la révolte, elle ne se portât bientôt à de nouveaux excès. Le pacha, malgré le pardon général qu'il avait accordé, donna secrètement l'ordre à Ahmed et-Tobbal, ordre auquel on peut croire que ce dernier n'était pas étranger, de faire mourir un certain nombre de soldats restés dans la province et qui passaient pour les principaux instigateurs du complot. Cet ordre reçut son exécution immédiate et il fut la cause de la mort du pacha Ahmed, (2) auquel la milice algérienne ne put

(1) V. les numéros 14, 15, 16, 20 et 21 de la *Revue*.

(2) A la nouvelle de cet ordre, cinq cents hommes de la milice d'Alger se précipitent vers le palais, somment la nouba de leur ouvrir les portes et se répandent en poussant des cris de mort, dans tous les étages. Le dey s'était retiré dans la maison de sa femme, qui était attenante au pa-

pardonner d'avoir fait massacrer ses frères d'armes, on doit reconnaître qu'il exerça la plus heureuse influence sur les destinées de la province (1).

Tranquille de ce côté, Ahmed et-Tobbal s'occupa de réorganiser le makhzen, en remplaçant par des hommes nouveaux les fonctionnaires qui s'étaient le plus compromis pendant les derniers événements. Il tourna aussi ses vues du côté des finances, et, grâce à une administration sage et à une surveillance active, exercée sur tous les employés, les caisses du trésor s'emplirent vite. Le 17 mai de l'année 1225 (1810), son khalifa arrivait à Alger chargé du denouche et de nombreux présents pour tous les membres du divan.

Cependant, le différend qui avait armé l'une contre l'autre les deux cours d'Alger et de Tunis, existait toujours. Une suite de succès et de revers éprouvés tour à tour, ne constituait pour aucune d'elles une suprématie définitive, et pourtant ni l'une ni l'autre ne semblait disposée à reprendre les armes. Les deux partis se décidèrent à en venir à un arrangement pacifique. Des négociations s'ouvrirent à ce sujet : le bey de Tunis envoya demander la paix, offrant de payer les redevances comme par le passé. Ahmed-Pacha avait de plus hautes prétentions ; toutefois, cédant aux circonstances, il accorda ce qui lui était demandé, remettant toute entreprise à une autre époque. La mort ne devait pas lui permettre de réaliser ce projet.

Ainsi s'apaisa pour quelque temps cette guerre de rivalités, à laquelle la France, en se substituant à l'un des partis, devait un jour mettre un terme.

Ahmed et-Tobbal continua à administrer la province avec beaucoup de sagesse ; et il régnait déjà depuis deux ans et demi, lorsqu'arriva d'Alger l'ordre de le mettre à mort. Il avait fourni quelque temps auparavant au juif David Bacri trois chargements

lais ; il chercha à s'échapper au moyen des terrasses ; mais un soldat l'ayant aperçu, lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans la poitrine et le renversa. Il lui coupa ensuite la tête et jeta le corps dans la rue.

Ceci se passait le 7 novembre, 1808. Son successeur fut Ali-Khodja el Gazoul.

(1) Le vrai surnom de ce pacha est *Rassal*, ou laveur de cadavres. Il avait été employé à la mosquée de Ben Kemkha, qui se voyait autrefois rue Bab el-Oued, en face de l'Eglise Notre-Dame-des-Victoires. — Note de la Rédaction.

de blé. Le successeur d'Ali-Khodja, Hadji-Ali, l'un des deys les plus ombrageux et les plus sanguinaires qu'ait eus la régence, après avoir fait décapiter ce même Bacri, fit subir la même peine à tous ceux qui avaient eu des relations avec ce juif, Ahmed et-Tobbal, malgré ses services, ne put échapper à cette injuste condamnation. Il fut étranglé et eut pour successeur Naaman-Bey.

NAAMAN-BEY

1226-1841.

Son cachet porte pour légende : Mohammed Naaman-Bey ben Ali, avec la date 1226.

Mohammed-Naaman, ancien Khalifa d'Abd-Allah-Bey et gendre de Zerg-aïno, suivit la politique à la fois ferme et équitable de son prédécesseur et sut comme lui maintenir la tranquillité dans la province. Il profita de ce calme intérieur pour engager le divan à revendiquer ses anciens droits sur la régence de Tunis, et les hostilités entre les deux pays, un instant suspendues, ne tardèrent pas à recommencer. Un événement inattendu en hâta l'exécution.

Le raïs Hamido (1) que l'on pourrait ranger au nombre des marins célèbres, si le courage et l'habileté consacrés à des œuvres de piraterie pouvaient donner la célébrité, venait de rentrer au port d'Alger avec sa division augmentée d'une frégate de 38 canons enlevée aux tunisiens. Cette brillante capture acheva de relever l'enthousiasme des Algériens, et le pacha s'empressa de déclarer la guerre à Tunis, après en avoir adressé la notification à toutes les puissances amies. Sur ces entrefaites, un capidji-bachi arriva tout-à-coup de Constantinople, avec ordre de ne rien négliger pour rétablir la bonne harmonie entre les deux régences. Après de nombreuses explications, le capidji ajouta que si l'on ne se rendait pas au vœu du Grand Seigneur, il considérerait désormais les Algériens comme rebelles, et leur fermerait ses ports du levant.

(1) Hamido était d'origine maure et prenait le titre d'amiral. Attaqué le 17 juin 1845, par un vaisseau américain, que commandait le commodore Decature, il fut tué d'un coup de boulet, en face du cap de Gate. La frégate de 46 canons qu'il montait, fut prise avec les gens de l'équipage. La mort de ce raïs causa un deuil général à la ville d'Alger. — V. la biographie de ce corsaire, par M. Devoux, fils.

Retenu par cette menace, Hadji-Ali, se décida à envoyer une personne du divan à Tunis, pour présenter au bey Hamouda-Pacha son ultimatum : il demandait la continuation de l'ancien tribut ; la destruction du château du Kef, et exigeait en outre que le pavillon de Tunis ne fût hissé qu'à demi-mât, comme on le faisait autrefois. Le bey ne voulut point souscrire à ces conditions humiliantes, et le capidji partit sans avoir rien obtenu.

La guerre se continua donc : Hamido sortit à la tête d'une flotte formidable, pour aller former le blocus de Tunis, par mer, tandis que les troupes de terre se disposaient à entrer en campagne. De son côté, Hamouda Pacha, profitant d'une révolte du bey d'Oran, venait de faire irruption sur le territoire de Constantine. Naaman-Bey se mit le premier en marche ; mais il dut bientôt céder le commandement à Omar, agha d'Alger, qui ne tarda pas à arriver à la tête de son camp. Les premières opérations ne furent pas heureuses, et le chef algérien écrivit au dey, qu'il se trouvait beaucoup de français parmi les Tunisiens, auxquels ils avaient apporté des armes et prêté l'appui de leurs bras. Après avoir d'abord essayé d'entrer en arrangement avec le pacha, dont les propositions lui parurent humiliantes, l'agha préféra continuer la guerre et voulut attaquer le Kef. Un camp de cent tentes, placé devant le fort, le défendait. Les Algériens furent battus et perdirent beaucoup de monde. Plusieurs des principaux chefs restèrent sur le champ de bataille et les troupes, découragées, demandèrent à rentrer à Alger. L'agha se mit en route pour la capitale ; mais, persuadé que sa défaite provenait de la trahison de quelques cheikhs arabes, il en fit auparavant décapiter quelques-uns, avec 260 kabiles ou arabes qui l'attendaient au passage, et dont il se méfiait. Ainsi se termina cette campagne, qui ne fut point à l'honneur des armes algériennes.

L'année suivante, 1814, Hamouda-Pacha mourut, laissant la couronne à son frère Osman-Bey, qui, après trois mois de règne, fut supplanté par son cousin Mahmoud-Pacha. Celui-ci, désireux de conclure la paix avec Alger, envoya des députés pour traiter ; mais le dey exigeait la démolition du Kef et demandait encore que le pavillon de Tunis ne fût arboré qu'à mi-mât. Le nouveau pacha voulait bien se soumettre à un tribut d'argent ; mais il repoussait, comme son prédécesseur, ces conditions humiliantes. La guerre se continua donc quoique faiblement.

Enfin, en l'année 1816, un capidji du Grand Seigneur arriva

à Alger venant de Tunis. Il avait pour mission de rétablir la paix entre les deux régences. Il y réussit : le dey Omar renonça à ses prétentions de détruire le château du Kef et, de son côté, Mahmoud-Pacha consentit à payer, comme par le passé, une redevance annuelle en huile.

Nous avons devancé de quelques années les événements, afin de présenter, dans leur ensemble, ces guerres entre Alger et Tunis, guerres auxquelles furent toujours mêlés plus ou moins les beys de Constantine. Revenons à Naaman-Bey.

Le 15 choul 1227 (16 mai 1812), Naaman, voulant donner au pacha une preuve de la prospérité de son administration, lui envoya, par l'intermédiaire de son khalifa, les objets suivants en cadeau : 200 pièces d'or dites mahboub, 125 houdjous, 2 burnous, 2 grands haïks de Biskra, 2 charges de dattes, 2 outres de couscous, 2 paniers d'olives, 45 moutons, 1 mule, 4 fiole d'essence et une douzaine de calottes.

Le pacha lui en témoigna sa reconnaissance par une lettre de remerciements, l'assurant en outre de ses bonnes dispositions à son égard. Naaman put donc se croire désormais solidement affermi dans son pouvoir; mais il avait à la cour d'Alger un puissant ennemi, toujours prêt à le desservir, c'était Omar-Agha.

On se rappelle que dans une des précédentes campagnes contre Tunis, Naaman avait dû céder le commandement des troupes à Omar-Agha, bache-agha d'Alger. De là naquit entre ces deux personnages une rivalité qui ne tarda pas à dégénérer en hostilités ouvertes. Un turc, originaire de Smyrne et résidant depuis longtemps à Constantine, profita des dispositions des deux chefs et parvint, en se faisant le dénonciateur de Naaman-Bey, à captiver les bonnes grâces de l'Agha, si bien que ce dernier lui promit de ne rien négliger auprès du pacha pour le faire nommer bey à la place de son rival. Mais Naaman administrait la province avec beaucoup de distinction et il n'était guère à supposer que le dey consentît à le déposséder, sans de graves motifs. La calomnie et l'intrigue pouvaient seules hâter ce moment. Ni l'une ni l'autre ne furent ménagées : plaintes incessantes, mensonges et faux rapports se succédèrent avec tant de persistance, que Hadji-Ali, lassé d'entendre tous les jours répéter à ses oreilles les mêmes récriminations, donna l'ordre à la fin d'arrêter Naaman et d'élever à sa place le favori d'Omar-Agha. Ce favori c'était Mhammed Tchakeur.

Cependant cet ordre, bien qu'émané du pacha, demandait, pour être mis à exécution que l'on agit avec beaucoup de prudence ; car il était à craindre que, si la disgrâce du bey était connue d'avance, les populations ne se soulevassent en sa faveur. Voici l'expédient qui fut imaginé :

On était au commencement de l'année 1229, une révolte venait d'éclater chez les gens de Bou Sada et les Oulad-Madhi. Ces derniers, après avoir razé les Oulad-Selama et les Adouara, avaient complètement battu Djallal, bey de Médéa et menaçaient d'envahir son territoire. Le pacha écrivit au bey Naaman pour lui enjoindre de se porter aussitôt sur le théâtre de l'insurrection, quel que fût le nombre des troupes qu'il eût en ce moment sous la main, lui promettant que des renforts conduits par son bache-agma ne tarderaient pas à lui arriver d'Alger.

Naaman, toujours prêt à exécuter les ordres de son suzerain, sortit immédiatement de Constantine avec les troupes disponibles, et se dirigea à marches forcées vers le lieu désigné. Chemin faisant, il reçut plusieurs messages du bache-agma, dans lesquels celui-ci lui annonçait que, de son côté, il s'était mis en route pour aller le rejoindre. Enfin, lorsqu'il n'y eut plus qu'une étape entre eux deux, Naaman envoya son bache-seïar, El-Hadef ben Ali, dont le père était agha ed-deïra, au devant du chef Algérien pour le saluer et lui remettre les présents qu'il lui destinait. El-Hadef partit, mais arrivé à mi-chemin, il fut assailli par une bande d'insurgés, qui le tuèrent et s'approprièrent les riches cadeaux dont il était chargé.

Le bey, informé de cette arrestation, en fut vivement contrarié. Il n'en continua pas moins cependant sa route, et, le lendemain, les deux colonnes opérèrent leur jonction à Bou-Sada. Lorsqu'on eut des deux parts épuisé les termes et les démonstrations d'une amitié que l'on disait sans bornes, on songea à châtier les rebelles. Les troupes furent divisées en deux colonnes, l'une devait opérer chez les Oulad-Madhi et l'autre chez les Oulad Sidi-Ibrahim, tribu de marabouts située au lieu appelé Ed-Dis. Mais, après deux jours d'incursions infructueuses sur le territoire de ces tribus, comme la saison était avancée et que d'ailleurs le bache-agma avait hâte d'accomplir ses desseins perfides, l'ordre fut donné aux troupes de rentrer à Bou-Sada. Là, ils furent assaillis par les neiges et un vent violent, qui les força à s'écourer pendant quatre jours. Le temps s'étant un peu adouci,

ils se mirent en marche pour Msila, où devait avoir lieu la séparation. Ils y arrivèrent sur le soir, et, le lendemain au matin, lorsque Naaman voulut sortir de sa tente, il se trouva gardé à vue par les gens d'Omar-Agha, qui lui déclarèrent qu'il était prisonnier. Cette parole le surprit d'autant plus que rien, jusque là, dans la conduite de son ennemi, n'avait pu lui faire soupçonner que l'on en voulût à ses jours. Son illusion, s'il en avait encore, ne devait pas être de longue durée. Avant même qu'il eût pu demander aucune explication, les chaouches le saisirent et l'étranglèrent à l'aide de son propre turban.

Ainsi périt, après un gouvernement de près de trois ans, ce bey, l'un de ceux dont la mémoire est restée dans le souvenir des peuples.

Son khalifa, Moustafa Khodja, fut fait aussi prisonnier; mais, plus heureux que son maître, il eut la vie sauve et le bache-
agha l'amena à Alger, où plus tard il devint agha.

E. VAYSSETTES.

(A suivre)
